

Intervention du vendredi 19 mars 2010 / Reims

« L'ouverture exemplaire de Hegel : pour un usage fécond du scepticisme »

Bertrand Quentin

Auteur de *Hegel et le scepticisme*, Paris, L'Harmattan, 2008.

Bertrand.Quentin@ac-paris.fr

Plan détaillé prévu initialement :

I Le scepticisme fait partie de la philosophie (il vainc les illusions de l'empirisme naïf) :

1-1 Un éloge inattendu du scepticisme.

1-1-1 « Le scepticisme est un avec toute philosophie vraie ».

1-1-2 Le scepticisme (des 10 tropes d'Enésidème) n'est pas dirigé contre la philosophie mais contre le dogmatisme de la conscience commune.

1-1-3 Le scepticisme est donc un passage obligé vers la philosophie vraie.

1-2 La qualité de la lecture hégélienne des textes sceptiques.

1-2-1 Le scepticisme pyrrhonien n'est pas une philosophie du doute.

1-2-2 Les Sceptiques sont plus réactionnaires qu'asociaux.

II Le scepticisme a vaincu la philosophie d'entendement.

2-1 La parade de la philosophie d'entendement au scepticisme est le principe de contradiction.

2-2 Le principe de contradiction est faux (analyse hégélienne de la réponse d'Aristote au protoscepticisme).

2-2-1 Le principe de contradiction présenté par Aristote est faux pour la raison.

2-2-2 Logique explicite et logique implicite d'Aristote.

2-3 La philosophie d'entendement est convaincue d'impuissance, mais tout discours doit-il l'être ?

2-3-1 Le scepticisme religieux initial de Hegel devant le discours d'entendement.

2-3-2 L'abatement psychologique vécu par Hegel devant l'impuissance du discours d'entendement..

III Seule la philosophie spéculative peut prendre acte des « acquis » du scepticisme sans s'enfoncer dans la paralysie

3-1 Le scepticisme livré à lui-même se perd : entre paralysie et radotage...

3-2 La marche patiente de la philosophie spéculative.

3-2-1 Ne pas en rester à l'isosthénie sceptique.

3-2-2 L'invention d'un nouveau langage philosophique.

3-2-3 L'auto-motricité du Concept.

3-2-4 Vers une « totalité-mouvement ».

3-2-5 La Phénoménologie nous permet de distinguer le scepticisme comme « figure », « introduction » et « moment ».

NB : les parties de l'intervention qui n'ont pas pu être délivrées, faute de temps, peuvent être complétées par la lecture de notre ouvrage *Hegel et le scepticisme*, L'Harmattan, 2008.

INTRODUCTION :

Hegel est un philosophe qui n'est pas toujours bien servi par nos collègues de philosophie devant leurs élèves ou leurs étudiants. Pour aller vite en besogne, on en fait un auteur revendiquant un déterminisme intégral dans la réalité. Quoique les individus veuillent, une « ruse de la raison » ferait malgré eux advenir la rationalité dans l'histoire. A cela s'ajoute le terme d'« idéalisme » pensé rédhibitoirement comme péjoratif. La matière serait, de façon fantastique, une production de l'esprit chez ce penseur teuton, illustrant les dangers que court la philosophie à tomber dans les délires du panlogisme. L'intellectuel moderne a été nourri d'histoire de la philosophie et a terminé ses études par les « philosophies du soupçon ». Dès lors il ne veut plus « se faire avoir ». D'où le lustre facile d'un Kant par rapport à un Hegel. Avec Kant, « on ne se ferait pas avoir » ; ce dernier serait suffisamment prudent pour que l'on ne prenne pas des vessies métaphysiques pour des lanternes. Mais avec Hegel il y a toujours ce soupçon : qu'est-ce qui prouve que l'on n'est pas dans un délire de l'imagination ?

La difficulté d'accès à l'œuvre hégélienne est la raison première de ces contresens nombreux. Les écrits du philosophe souabe peuvent être bien âpres, exiger une patience à toute épreuve et un bagage technique important en terme de vocabulaire philosophique, germanique et en terme de logique du système. Des mots comme « concept », « esprit », « raison » impliqueraient plusieurs pages d'explication préalable.

De ce fait, il est bien difficile d'aborder sérieusement Hegel en classe de Terminale. A part certains textes de *l'Esthétique*, peu de passages de l'œuvre sont lisibles pour une personne de 17 ans. Mais il se trouve qu'outre Hegel, des auteurs sceptiques font partie de la liste des auteurs susceptibles de tomber au baccalauréat (Sextus Empiricus pour l'Antiquité, mais Montaigne peut aussi y trouver également une place). L'occasion est donc belle de faire ici « d'une pierre deux coups » : conjurer la difficulté de Hegel en étudiant sa manière d'aborder le scepticisme. Lever certains contresens à propos de Hegel en montrant concrètement ce qu'il nous apporte dans le travail philosophique.

Remarquons d'emblée que le scepticisme n'est pas un mouvement philosophique parmi d'autres, au sein de cours où Hegel parlerait chronologiquement de tous les philosophes de l'histoire. Le scepticisme est bien un mouvement privilégié dans l'œuvre hégélienne. En 1802 Hegel a 32 ans. Il n'est pas encore un grand philosophe : il n'a rien publié de majeur. Il n'est pas professeur à l'Université. C'est un étudiant attardé qui a fait quelques années comme précepteur pour gagner sa vie. C'est pourtant à cette époque qu'il publie un article dense et informé sur le scepticisme antique et moderne, dans le *Journal critique de la philosophie* qu'il vient de fonder à Iéna avec Schelling. Cinq ans après, le premier ouvrage majeur de Hegel, *La Phénoménologie de l'esprit* (1807) fera du scepticisme un moment essentiel de la vie de la conscience. *La Science de la logique* (1812-1816), *l'Encyclopédie* (1817-1830), ses cours des années 1820 à l'Université de Berlin, aborderont également ce mouvement - preuve que l'œuvre hégélienne entière est jalonnée de liens relatifs au scepticisme.

Il reste à savoir ce que l'on appelle scepticisme. Cassirer reconnaissait à ce propos la difficulté d'une caractérisation unifiée de ce terme :

« le concept du scepticisme (...) est flottant et indéterminé. Au cours de l'histoire, ce sont tantôt l'empirisme, tantôt la mystique, tantôt une pure philosophie des faits, tantôt la philosophie de la croyance, qui revendiquèrent pour leur propre compte les arguments sceptiques et qui par là rendirent équivoque sa tendance spécifique même »¹.

On pourrait ajouter à l'énumération de Cassirer un sens psychologique qui caractérise notre manière d'être au monde.

Qu'en est-il pour Hegel ? Le premier Sceptique est celui qui a perçu l'incertitude du sensible et cela remonte vraisemblablement à fort loin :

1820 Texte 2 : « La naissance du Scepticisme est très ancienne, si nous prenons ce terme en son sens tout à fait indéterminé, tout à fait général. L'incertitude du sensible est une conviction ancienne tant dans le public non-philosophique que parmi les philosophes qui ont existé jusqu'ici »².

L'intuition initiale qui va amener à la théorisation philosophique sceptique est donc déjà présente au sein du public non-philosophique : on ne peut faire totalement confiance au « réel » que nous percevons. Ce « réel » est fugace. Il est important pour Hegel que ces affirmations ne soient pas seulement des élucubrations de penseurs se situant bien en dehors du monde réel. A partir du moment où le public non-philosophique peut en avoir l'intuition et *a eu* ces intuitions, cela veut dire que le scepticisme est bien un moment de la conscience humaine du réel et - dans l'optique idéaliste hégélienne - un moment du réel.

Le courant historique du scepticisme est un courant de pensée issu de Pyrrhon (-365 / -275). Mais un certain nombre de penseurs qui sont bien antérieurs à Pyrrhon peuvent être reconnus comme ayant par un biais ou un autre émis des doutes sur la capacité de la pensée à rendre compte du réel ou sur la consistance même du réel. Nous qualifierons donc de « protosceptiques » tous les penseurs de ce type. Il ne s'agit pas d'en faire de nouveaux pères fondateurs de ce qui serait le scepticisme universel ; leur démarche peut en effet s'avérer différente de celle des futurs sceptiques historiques et ceux-ci ne se reconnaîtraient bien souvent pas comme leurs héritiers. Il s'agit néanmoins de cibler par ce vocable un certain nombre de penseurs qui dans l'histoire de la pensée n'ont pas suivi une voie « consensuelle » (si tant est que la pensée puisse l'être). Ces pères du scepticisme ne sont pas seulement ceux qui ont remis en question les certitudes sensibles ; ils ont aussi montré l'inanité des concepts finis :

« Homère (...) Archiloque, Euripide, Zénon, Xénophane, Démocrite, (...) en bref, ceux dont Diogène (Laërce) répète les propos, avaient su voir qu'une vraie philosophie a nécessairement en même temps un côté

¹ CASSIRER, *Das Erkenntnisproblem in der Philosophie und Wissenschaft der neueren Zeit*, (1920) t. III Die nachkantischen System ; *Le problème de la connaissance dans la philosophie et la science des temps modernes* III (noté désormais : *Problème-connaissance*, III) Les systèmes postkantien, trad. Collège de philosophie, revue par C.Bouchindhomme, Paris, Les éditions du cerf, 1999 ; p.58.

² HEGEL, *Leçons-hist-phil* T4, p.762 ; G18, p.541.

négatif dirigé contre tout ce qui est limité et par là contre l'amas de faits de conscience et leur certitude irréfutable, ainsi que contre les concepts bornés »³.

Deux éléments se dégagent donc de la littérature et de la philosophie protosceptique : la remise en question de la certitude des faits de conscience et la compréhension de l'insuffisance des concepts finis. Bien entendu ces éléments se dégagent de façons diverses, à des niveaux divers. Aucun des auteurs cités n'a systématisé son recours au négatif.

Dans l'ensemble du corpus hégélien nous trouverons des références au scepticisme de nature très diverses. Il y aura certes de façon centrale le négativisme qui est au cœur du système hégélien. Dans ses cours de Berlin sur l'histoire de la philosophie, Hegel donne une place importante au scepticisme. Chacune des philosophies du passé qu'explique Hegel à ses étudiants est présentée comme manifestant un moment spécifique du concept de la philosophie. La totalité des moments de pensée importants du passé doit se retrouver dans le système hégélien.

Il y a également des analyses d'historien de la philosophie sur tel ou tel point du scepticisme antique qui montrent de la part du philosophe du XIX^{ème} siècle une attention précise aux textes (grecs).

Nous essaierons d'évoquer les aspects variés que prend le scepticisme dans l'œuvre de Hegel. Nous commencerons par l'affirmation qui en fait sa spécificité parmi les grands philosophes de l'histoire.

³ HEGEL, *La relation*. p.36 ; GW 4 207.

I Le scepticisme fait partie de la philosophie (il vainc les illusions de l'empirisme naïf) :

1-1 Un éloge inattendu du scepticisme.

1-1-1 « *Le scepticisme est un avec toute philosophie vraie* ».

Hegel nous dit dès 1802 :

1802 Texte 1 : Si des systèmes philosophiques sont en lutte (c'est, il est vrai, une autre affaire lorsque la philosophie est aux prises avec la non-philosophie), il y a une unité dans les principes qui au-delà de tout succès et de tout destin ne se laissent pas connaître à partir de ce dont on dispute, et échappent au badaud qui voit toujours le contraire de ce qui se passe devant ses yeux (p.23 / GW4 199).

Or Hegel va nous parler du scepticisme. Le scepticisme n'est pas de la « non-philosophie ». Il n'est pas à l'extérieur de la philosophie. Le badaud peut bien voir des philosophies s'opposer aux Sceptiques. Mais cela reste un combat de philosophes. Hegel précise encore les choses dans le texte suivant :

1802 Texte 3 : Si on ne détermine pas le vrai rapport du scepticisme avec la philosophie et si on ne discerne pas que le scepticisme lui-même est foncièrement un avec toute philosophie vraie, qu'il y a donc une philosophie qui n'est ni scepticisme, ni dogmatisme, mais les deux à la fois, toutes les histoires, tous les récits et les éditions récentes du scepticisme ne mènent à rien. L'essentiel pour connaître le scepticisme, son rapport avec la philosophie et non avec un dogmatisme, la reconnaissance d'une philosophie qui n'est pas un dogmatisme, enfin le concept d'une philosophie elle-même, c'est ce qui a échappé à M. Schulze (p.34 / GW4 206).

L'intérêt hégélien pour le scepticisme a été illuminé par l'article critique rédigé en 1802 à l'encontre d'un de ses contemporains : Gottlob Ernst Schulze de Göttingen (1761-1833) s'est présenté comme le chef de file d'un scepticisme moderne et a eu une certaine influence au sein de la philosophie allemande de la fin du XVIIIe siècle. Schulze avait publié de façon anonyme en 1792 un ouvrage intitulé : *l'Enésidème (AEnésidème, ou les fondements de la philosophie élémentaire de Reinhold, avec une défense du scepticisme contre les prétentions de la Critique de la raison)*. Cet ouvrage revendiquant un retour au scepticisme (d'où le titre : Enésidème fait partie des Sceptiques de l'Antiquité) a fait l'objet d'une nette critique par Fichte⁴. En 1801, Schulze publie - désormais sans anonymat - la *Critique de la philosophie théorique* qui poursuit la voie du scepticisme moderne.

C'est à cette œuvre que Hegel s'attaque en publiant en 1802, dans le *Journal critique de la philosophie*, l'article intitulé : « Relation du scepticisme avec la philosophie ; exposé de ses diverses modifications et comparaison du tout récent scepticisme avec l'ancien ». Le titre est symptomatique : Hegel vise à montrer en quoi le scepticisme est en lien avec la philosophie, participe de la philosophie, et non en quoi il lui est étranger.

Le péché de Schulze serait de ne pas avoir compris que le scepticisme ne s'oppose pas à la vraie philosophie mais « est foncièrement un avec toute philosophie vraie ».

Entendre Hegel nous dire que le scepticisme est foncièrement un avec la philosophie ne peut que nous surprendre. On considère en effet le philosophe allemand comme bien éloigné du doute. Il a la réputation d'être un philosophe dogmatique prétendant avoir posé sur le réel un discours définitif – ce qui serait aux antipodes du scepticisme.

Quand d'autres grands philosophes de l'histoire parlent des Sceptiques, nous sommes plutôt du côté des anathèmes : que ce soit Aristote, parlant lui du « Protosceptique » (Héraclite, Mégariques, Protagoras etc.) :

« Un tel homme, en tant que tel, est dès lors semblable à une plante »⁵

ou Spinoza parlant des Sceptiques :

« il faut donc les considérer comme des automates entièrement privés de pensée »⁶

Le contraste avec le jugement de Hegel est alors édifiant. Les philosophes classiques rejettent les Sceptiques hors du champ de la philosophie. Le Sceptique est ou bien malhonnête (il est de mauvaise foi) ou bien déficient (par nature – « la naissance » - ou

⁴ FICHTE, « Rezension des Aenesidemus » (1794), SW I p.8 ; « Recension de l'Enésidème de Schulze », trad. P.-P. Druet in *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1973, N°3. C'est dès cet article que Fichte trouve la solution à l'impasse de l'idéalisme dogmatique : la philosophie ne peut être fondée sur un fait suprême, le fait le plus universel, mais doit être à fonder sur un acte originaire. C'est un idéalisme pratique qui est dès lors revendiqué. On peut alors voir en Schulze celui qui tira Fichte « de son sommeil dogmatique ». Le second titre de gloire du sceptique allemand sera d'être le professeur qui éveilla Schopenhauer à la philosophie.

⁵ ARISTOTE, *Métaphysique*, (noté désormais *Mét.*) trad. J. TRICOT, Paris, Vrin, 1991, 2 tomes ; Γ, 4, 1006a, 14-15, p.124.

⁶ SPINOZA, *Traité de la réforme de l'entendement*, (noté désormais *Traité-réforme*) in Oeuvres I, trad. et notes par C.APPUHN, Paris, GF Flammarion, 1964. pp.194/195.

par acquisition – « les préjugés »). Mais avec Hegel les Sceptiques ne sont plus des « automates entièrement privés de pensée ». Considérer que le scepticisme se situe en dehors de la philosophie, que les Sceptiques sont des insensés, des enfants, des arrivistes, des paresseux, revient à rabaisser ce qu'a pu être le scepticisme. S'il n'était que l'attitude enfantine ou adolescente du refus buté, Pyrrhon n'aurait pas eu une postérité aussi longue et on n'en parlerait pas encore aujourd'hui en 2010. Cela signifie donc bien qu'il y a dans cette attitude quelque chose de *consistant*, car seule la consistance permet la durée philosophique. Le scepticisme ne pouvait donc pas être rejeté trop rapidement. C'est chez Hegel que l'attention précise aux textes sceptiques réapparaît pour la première fois dans la période moderne, dénotant chez le philosophe allemand une exemplaire ouverture à l'Autre.

Cette philosophie sceptique de l'Antiquité est analysée comme étant « d'une nature authentique, profonde »⁷ ; bien plus, les procédés argumentatifs sceptiques (appelés « modes » ou « tropes ») sont considéré par Hegel comme remarquables - au sein d'une Antiquité grecque pourtant particulièrement riche :

1820 Texte 10 « Ces tropes prouvent la haute conscience des Sceptiques dans la marche de l'argumentation, - conscience supérieure à celle de la logique ordinaire, de la logique des Stoïciens et de la canonique d'Epicure »⁸.

Dans la philosophie telle que Hegel la conçoit, le scepticisme est un moment à part entière et un moment qui dépasse donc en culture et en intérêt spéculatif les moments épicuriens ou stoïciens. Le scepticisme est donc une doctrine privilégiée dans le chemin de pensée qui mène au Système de la Science.

1-1-2 Le scepticisme (des 10 tropes d'Enésidème) n'est pas dirigé contre la philosophie mais contre le dogmatisme de la conscience commune.

Les dix premiers modes (classification de Sextus Empiricus que l'on trouve notamment dans les *Esquisses pyrrhoniennes*) :

Ier : la diversité des constitutions sensibles selon les espèces.

IIe : la diversité des constitutions sensibles selon les individus (dans l'espèce humaine).

IIIe : la diversité des univers sensoriels proposés par les sens dans un même individu.

IVe : la diversité des sensations dans un même individu selon les moments et les circonstances.

Ve : la diversité des sensations dans un même individu selon sa position dans l'espace.

VIe : la diversité des complexes "information sensible - organe qui la perçoit" selon leur composition (les mélanges).

VIIe : la diversité qualitative des sensations selon leur quantité.

VIIIe : la relativité de toute chose.

IXe : la diversité des jugements sur les choses en fonction de la fréquence ou rareté de ces choses.

Xe : la diversité des façons de vivre humaines.

Les cinq modes d'Agrippa :

Ier : le caractère indépassable des désaccords empiriques ou logiques.

IIe : chaque chose tirant sa certitude d'une autre chose, la régression à l'infini montre bien l'impossibilité d'une certitude.

IIIe : la relativité de toute chose.

IVe : les raisonnements partant d'une hypothèse de travail sont irrémédiablement entachés par cet arbitraire initial.

Ve : le diallèle : les raisonnements en cercle ne peuvent nous satisfaire pour atteindre une certitude.

1802 Texte 6 : Quant à ces dix articles auxquels s'en tenait le scepticisme antique, ils sont comme toute philosophie en général, dirigé contre le dogmatisme de la conscience commune ; ils fondent l'incertitude sur les limitations dans lesquelles elle se trouve inconsciemment engagée et sur cette indifférence de l'esprit qui rend vacillant tout ce que procure le phénomène ou l'entendement, vacillement de tout ce qui est fini selon les sceptiques (...) le contenu de ces tropes prouve encore mieux que, loin de se diriger contre la philosophie, c'est uniquement le dogmatisme du sens commun qu'ils visent. Pas un seul trope ne concerne la raison et sa connaissance, mais tous s'appliquent exclusivement au fini et la connaissance de celui-ci, à l'entendement ; leur contenu est pour une part empirique, dans cette mesure il ne concerne nullement la spéculation en elle-même ; pour une part il vise la relation en général ou le fait que tout réel est conditionné par un autre et dans cette mesure il exprime un principe de la raison. Ce scepticisme n'est par conséquent pas du tout dirigé contre la philosophie ; et même ce n'est pas de manière philosophique mais populaire qu'il est dirigé contre le sens commun ou la conscience commune qui s'en tient au donné, aux faits, au fini (que ce fini s'appelle phénomène ou concept), et adhère à ce dernier comme à quelque chose de certain (pp.50-51 / GW4 214-215).

1-1-3 Le scepticisme est donc un passage obligé vers la philosophie vraie.

Le scepticisme peut être considéré avec Hegel comme le premier degré vers la philosophie, car la philosophie doit précisément commencer à s'élever au-dessus de ce que présente naïvement la conscience commune.

⁷ HEGEL, *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, T4 (La philosophie grecque / Le Dogmatisme et le Scepticisme. Les Néoplatoniciens)(noté désormais *Leçons-hist-phil* T4) trad. et notes par Pierre GARNIRON, Paris, Vrin, 1975. p.761 ; G18, p.540.

⁸ HEGEL, *Leçons-hist-phil* T4, p.799 ; G18, p.577.

Avant d'aller plus loin dans l'analyse du scepticisme en tant qu'inclus dans le système hégélien, faisons une brève incursion en histoire de la philosophie pour souligner les qualités de précision de Hegel dans sa lecture des textes sceptiques et remettre en question les lieux communs selon lesquels Hegel ne lirait jamais les philosophes que pour les hégélianiser.

1-2 La qualité de la lecture hégélienne des textes sceptiques.

1-2-1 *Le scepticisme pyrrhonien n'est pas une philosophie du doute.*

Si le terme de scepticisme peut recouvrir des significations très différentes, historiquement il est rattaché au courant de pensée de l'Antiquité grecque, issu de Pyrrhon.

1820 Texte 4 : L'entreprise sceptique est caractérisée à tort comme une doctrine du *doute*. Douter n'est qu'incertitude ; c'est une pensée opposée à quelque chose de valide, - irrésolution, indécision. Le doute comporte facilement un déchirement du cœur et de l'esprit, il rend inquiet ; il est dualité de l'homme en lui-même, il est source de malheur (...) Le Scepticisme ancien ne doute pas, il est certain dans la non-vérité (...) il n'est que décision pure, il est parfaitement achevé ; mais ce qui est décidé là n'est pas pour lui une vérité, mais la certitude de soi-même. C'est le repos, la fermeté de l'esprit en lui-même, - aucun habit de deuil (p.763 / G18 542).

1820 Texte 7 : La conscience de soi sceptique est précisément cette libération de toute vérité de cet être, qui fait qu'elle ne met plus son essence dans quelque chose de cette sorte ; le but de la skepsis était que tout déterminé, en tant que fini, n'ait aucune validité pour la conscience de soi. L'impassibilité, la liberté de cette dernière exigent qu'elle ne soit liée à rien, afin de ne pas perdre son équilibre ; car en étant liée à quelque chose, elle tombe dans l'inquiétude. Car rien n'est ferme, tout objet est changeant et agité, ce qui fait que la conscience de soi elle-même est alors dans l'inquiétude. La skepsis a ainsi pour but de supprimer cette gêne non-consciente où la conscience de soi naturelle se trouve empêtrée, de supprimer le service non-conscient sous un tel [jou] : et, dans la mesure où la pensée se fixe dans un contenu, de la guérir d'un tel contenu solide dans la pensée (p.773 / G18 550).

Le scepticisme de Pyrrhon n'est pas une philosophie du doute. Elle est une philosophie de l'aporie affirmée et elle peut donc se reposer dans cette affirmation.

Ajoutons en revanche que Sextus Empiricus qualifie le scepticisme d'orienté en permanence vers l'examen⁹. Il est dit « zététique » (avec un néologisme issu du grec). En effet le terme de sceptique (σκεπτικη) n'est pas étymologiquement lié à l'idée de doute mais à l'idée d'examen (σκεπτεσθαι).

1802 Texte 2 : Il n'est pas question pour ce scepticisme d'une conviction concernant les *choses* et leurs propriétés (...) car comme elle réside dans la conviction (πίσσει, mais pas une conviction portant sur une chose) et dans une affection subie involontairement, il n'y a aucune matière à enquête. Il est ἀζήτητος (l'expression allemande : doute utilisée par le scepticisme est toujours gauche et impropre) (pp.31/32 / GW4 204/205).

Beaucoup de philosophes qui ont parlé du scepticisme sans être allés aux textes mêmes du scepticisme ont pu avoir des propos fort approximatifs. Tel n'est pas le cas de Hegel et, on le voit, il a accédé aux textes du scepticisme en grec.

1-2-2 *Les Sceptiques sont plus réactionnaires qu'asociaux.*

Résumant le mode de vie sceptique, Sextus Empiricus déclare :

« nous suivons un raisonnement déterminé qui nous montre, en accord avec l'apparence, comment vivre selon les coutumes traditionnelles, les lois, les modes de vie et nos affects propres »¹⁰.

Cela peut nous surprendre dans la mesure où l'on présente souvent le Sceptique comme un iconoclaste montrant l'inanité des coutumes et des lois (Le 10^{ème} mode montre ainsi qu'il n'y a pas de vérité une en terme de coutumes et de lois mais qu'y règne la plus grande relativité). Comment un Sceptique peut-il appeler à « vivre selon les coutumes traditionnelles » ? N'est-ce pas là une prise de position dogmatique ? Non, dans la mesure où le fait de suivre les coutumes traditionnelles n'est pas théorisé. Comme le dit Sextus Empiricus :

« sans soutenir d'opinions nous suivons les règles de la vie de tous les jours pour ne pas rester inactifs »¹¹.

⁹ SEXTUS EMPIRICUS, *Esquisses pyrrhoniennes* (noté désormais *Esq.*), trad. P. PELLEGRIN, Paris, Seuil, 1997, I, 7 p.55.

¹⁰ *Esq.*, I, 8, 17 p.63.

¹¹ *Esq.*, I, 33, 226 p.187.

Si l'attitude sceptique peut mener à l'*aphasia* (non-assertion) elle ne condamne pas à l'*apraxia* (impossibilité d'agir). Pour vivre, il faut bien faire des choix. Mais pour que ces choix soient compatibles avec le contexte sceptique de suspension de l'assentiment (*l'époché*), il faut qu'ils se réfèrent à d'autres normes que celles que l'entendement pourrait avoir posées dogmatiquement. C'est pourquoi les normes indifférentes des conventions et coutumes peuvent être suivies. Ce sont les normes les plus immédiates à recevoir (comme tout le monde, le Sceptique a reçu l'éducation sociale avant d'arriver à la position sceptique) et donc qui sous-entendent l'implication intellectuelle la plus faible pour les soutenir. Nous avons ici quelque chose qui n'est pas très différent de la morale « par provision » de la troisième partie du *Discours de la méthode* de Descartes.

Le fait que les Sceptiques préfèrent suivre la tradition qu'autre chose ne serait pas interprété par Hegel comme une marque de dépendance et de plat conformisme. Lorsqu'il parle de l'attitude des Cyniques dans ses cours de Berlin sur l'histoire de la philosophie (dans la partie concernant la philosophie grecque, des Sophistes aux Socratiques), il montre a contrario ce que l'attitude de refus des coutumes et des lois a d'insuffisant :

« en valorisant (...) l'attitude qui consiste à se borner à la nature, on attribue par là-même une trop grande valeur au reste, et à la privation de ce reste. C'est ce qui se voit également dans le principe du monachisme. Le renoncement, le négatif contient en même temps une orientation affirmative vers ce à quoi on renonce ; on donne trop d'importance au renoncement et à ce à quoi on renonce »¹².

Les Cyniques en voulant se borner à la nature, en viennent à des attitudes provocatrices qui rompent ostensiblement avec les coutumes et les traditions. Sextus Empiricus nous montre ainsi Cratès le Cynique s'unissant à sa compagne Hipparchia en public¹³. Hegel parlant d'Aristippe le Cyrénaïque (qui se laissait mener par les douces joies du corps) lui voit davantage de qualités d'indifférence qu'à Diogène le Cynique :

« Aristippe n'attribuait aucune valeur à ses jouissances, et tout aussi peu à leur privation ; mais Diogène en attribuait une à sa pauvreté »¹⁴.

Pour ce qui concerne la parfaite compatibilité entre indifférence et respect des traditions, Hegel nous révèle sa position propre à travers l'exemple de sa redingote :

« La coupe de ma redingote est déterminée, il faut laisser cette détermination à l'opinion - le tailleur s'en chargera - ; le principal est l'indifférence qu'on lui témoigne : si pareille détermination est indifférente, cette coupe doit elle aussi être traitée comme quelque chose d'indifférent. (La dépendance de la mode, de l'habitude, est encore meilleure que celle de la nature). (...) s'opposer à la mode est fatuité. je ne dois pas me déterminer moi-même en cette matière, je ne dois pas non plus la faire entrer dans la sphère de mes intérêts : je dois faire ces choses telles que je les trouve déterminées »¹⁵.

Et tout cela contrairement aux Cyniques qui vont en manteau troué faire étalage de leur orgueil. Hegel a donc parfaitement compris en quoi la position sceptique pouvait rendre compatible indifférence et respect des traditions. En ce sens son interprétation du scepticisme est infiniment plus attentive que celle d'un Kant qui dans la préface de la première édition de la *Critique de la Raison pure* caractérise les Sceptiques comme des asociaux :

« les sceptiques, espèce de nomades qui ont horreur de s'établir définitivement sur une terre, rompaient de temps en temps le lien social »¹⁶.

Nous voyons - tant avec l'exemple de Pyrrhon participant aux activités de la vie de tous les jours, qu'avec Sextus Empiricus qui fût médecin - combien Kant est loin du compte et se contente d'opinions reçues, contrairement ici à Hegel.

Après cette brève incursion du côté des qualités hégéliennes d'historien de la philosophie et de (rigueur scrupuleuse, reprenons le fil du propos du philosophe en tant qu'il inclut le scepticisme dans sa démarche.

Nous avons vu dans une première partie que le scepticisme fait partie de la philosophie parce qu'il s'oppose aux évidences naïves et unilatérales du sens commun. Dans une seconde partie nous allons voir que le scepticisme a également vaincu la philosophie d'entendement.

¹² HEGEL, *Leçons-hist-philosophie* T2, p.375 ; G18, pp.164-165.

¹³ SEXTUS EMPIRICUS, *Esq.*, I, 14, 153 p.137.

¹⁴ HEGEL, *Leçons-hist-philosophie* T2, p.377 ; G18, p.167.

¹⁵ HEGEL, *Leçons-hist-philosophie* T2, p.375 ; G18, p.165.

¹⁶ KANT, *Critique de la raison pure, pure* (1781 / 1^{ère} ed.), Préface, p.6 ; AK. IV 13.

II Le scepticisme a vaincu la philosophie d'entendement.

Ce que Hegel appelle la « philosophie d'entendement » c'est la « philosophie de la représentation », la philosophie qui découpe le réel entre un sujet et un objet et qui se contente de décrire ce qui apparaît au sein de cette structure. La pensée d'entendement correspond à la logique classique, celle qui décompose le monde qui nous entoure en divers « objets » (grammaticalement « des sujets ») (exemple : « l'arbre ») et leur donne des attributs (exemple : « vert »). Chez Hegel le dialectique consiste en la reconnaissance de la contradiction au sein d'un objet (et est cette contradiction même). La raison spéculative correspondra en, revanche à une façon radicalement nouvelle de penser le réel. Aucun « objet » n'a de réalité stable. Penser spéculativement c'est montrer comment chaque objet présente une contradiction interne et comment cette contradiction est ce qui amène un autre objet et ainsi de suite jusqu'à l'« objet » total qui est le Système du réel. Le point de vue spéculatif surplombera donc l'ensemble des contradictions et aboutira au réel total qui, seul, n'est pas contradictoire.

2-1 La parade de la philosophie d'entendement au scepticisme est le principe de contradiction.

Le scepticisme antique historique est un mouvement de pensée postérieur à l'aristotélisme, mais Aristote a émis un type de réponse à ce que nous appelons le protoscepticisme qui sera ensuite si souvent repris dans l'histoire de la philosophie comme réponse standard à toute forme de scepticisme qu'il nous faut commencer par l'étudier.

Aristote, dans la *Métaphysique*, nous présente une réflexion serrée sur la question et qui se veut scientifique, donc définitive.

La doctrine de Protagoras (exemple d'auteur protosceptique) implique pour le Stagirite la négation du principe de contradiction puisque si tout ce qui paraît vrai à chacun est vrai, les opinions contradictoires que nous pouvons rencontrer dans la réalité sont toutes vraies en même temps. Il s'agit maintenant d'étudier le statut qu'Aristote donne au principe de contradiction. Voici comment il le décrit :

« un principe dont la possession est nécessaire pour comprendre n'importe quel être n'est pas une hypothèse, et ce qu'il faut nécessairement connaître pour connaître n'importe quoi, il faut aussi le posséder nécessairement déjà avant tout. Evidemment alors un tel principe est le plus certain de tous ; quel est-il, nous allons maintenant l'énoncer. Le voici : « Il est impossible que le même attribut appartienne et n'appartienne pas en même temps, au même sujet et sous le même rapport » (...) et s'il n'est pas possible qu'en même temps, des contraires appartiennent à un même sujet (...), il est évidemment impossible, pour un même homme, de concevoir, en même temps, que la même chose est et n'est pas (...). C'est pourquoi toute démonstration se ramène à cet ultime principe, car il est naturellement principe, même pour tous les autres axiomes »¹⁷.

Ce texte fondateur d'Aristote qui thématise pour la première fois nettement le principe de contradiction énonce un certain nombre d'éléments capitaux pour la pensée occidentale :

Tout d'abord, le principe de contradiction (*ἀντιφασίζ*) n'est pas une hypothèse : il est « anhypothétique » (*ἀνυποθετον*), c'est-à-dire qu'il est antérieur à toute connaissance et qu'il ne peut donc pas être déduit d'un autre principe ; il est connu par soi. Il est également le principe qui se situe le plus haut dans l'ordre de la certitude « *un tel principe est le plus certain de tous* ».

Ensuite, le principe de contradiction est une loi de l'être avant d'être une loi de l'esprit (le logique repose toujours sur de l'ontologique). C'est avant tout « *à un même sujet* » (et ce sujet est un « objet d'étude ») que les contraires ne peuvent appartenir. C'est parce que l'être ne peut être contradictoire que l'homme ne peut le concevoir comme contradictoire. Dans le passage cité, la dérivation est grammaticalement explicite : « s'il n'est pas possible qu'en même temps, des contraires *appartiennent à un même sujet* (...), il est évidemment impossible, pour un même homme, de concevoir, en même temps, que la même chose est et n'est pas » [nous soulignons]. Il est impossible de concevoir une chose et son contraire en même temps.

Enfin, l'un des éléments essentiels de l'énoncé du principe de contradiction par Aristote est la prise en compte du point de vue selon lequel on conçoit l'être : « Il est impossible que le même attribut appartienne et n'appartienne pas en même temps, au même sujet *et sous le même rapport* » [nous soulignons]. Selon les lieux (les *topiques* / *τοπικά*) où l'on se situe, selon le type d'analyse envisagé, l'être peut nous apparaître de façon différente. Mais il s'agit ici de rapports différents. Ce que revendique Aristote, c'est l'impossibilité que l'on puisse accorder et refuser en même temps une caractéristique à un être étudié sous un rapport unique. Les exemples sceptiques nombreux qui seront ensuite répertoriés par Enésidème sous la forme de dix modes tomberaient le plus souvent selon Aristote dans l'erreur qui consiste justement à analyser des attributs contradictoires dans un même objet « mais non, du moins, pour le même sens, ni sous le même rapport, ni aux mêmes conditions, ni dans le même temps, toutes déterminations nécessaires à la vérité de ma sensation »¹⁸.

Approfondissons les éléments repérés ci-dessus et notons leurs implications par rapport à des positions sceptiques.

Le principe de contradiction est premier et ne peut pas être déduit. A ceux qui demanderaient une démonstration du principe de contradiction (ex: Antisthène le Cynique), Aristote réplique que

« c'est un effet de leur ignorance de la Logique : c'est de l'ignorance, en effet, que de ne pas distinguer ce qui a besoin de démonstration et ce qui n'en a pas besoin. Or, il est absolument impossible de tout démontrer : on irait à l'infini, de telle sorte qu'il n'y aurait encore pas de démonstration »¹⁹.

¹⁷ *Mét.*, Γ, 3, 1005b, t1, p.121/122.

¹⁸ *Mét.*, Γ, 6, 1011a/1011b, 34, t1, p.149.

¹⁹ *Mét.*, Γ, 4, 1006a, t1, p.123.

ou encore :

« ils cherchent la raison de ce dont il n'y a pas de raison, car le principe de la démonstration n'est pas une démonstration »²⁰.

Le principe du tiers exclu va nous apparaître comme une conséquence du principe de contradiction. Aristote remarque que la négation du principe de contradiction entraîne celle du principe du tiers exclu :

« on ne sera forcé ni à l'affirmation, ni à la négation. En effet, s'il est vrai qu'un être est homme et non-homme, il est évident aussi qu'il ne sera ni homme, ni non-homme »²¹.

Inversement donc, si l'on respecte l'exigence de non contradiction, on sera forcé à l'affirmation ou à la négation. On ne pourra pas se réfugier dans une position neutre : un être est ou homme ou non-homme. Le principe du tiers exclu dit donc que de deux propositions contradictoires l'une doit être vraie.

Après avoir recensé les caractéristiques de la réponse aristotélicienne aux Protosceptiques, étudions maintenant le jugement hégélien sur cette réponse.

2-2 Le principe de contradiction est faux (analyse hégélienne de la réponse d'Aristote au protoscepticisme).

2-2-1 Le principe de contradiction présenté par Aristote est faux pour la raison.

Hegel a - tout comme le feront les Sceptiques – remis en question le principe de contradiction présenté par Aristote comme clef de voûte de la pensée. Ainsi le philosophe allemand nous dit en 1802 :

1802 Texte 5 : Le prétendu principe de contradiction a si peu de vérité même formelle pour la raison, que tout au contraire il faut qu'à l'égard des concepts toute proposition de raison comporte une infraction à ce principe : « une proposition n'est que formelle » signifie pour la raison : elle n'est posée que pour elle seule, sans l'affirmation de la proposition opposée en contradiction avec elle ; elle est donc fautive. Reconnaître que le principe de contradiction est formel signifie donc qu'on le reconnaît comme faux. Comme toute philosophie authentique comporte ce côté négatif ou met toujours de côté le principe de contradiction, on peut, si l'on veut, faire ressortir immédiatement cet aspect négatif et tirer de chaque philosophie la représentation d'un scepticisme (p.39 / GW4 208/209).

Il est à noter que ce texte est publié en 1802, à une époque où Hegel n'a pas encore développé son système (C'est 1807, avec *La Phénoménologie de l'esprit*, qui peut être donnée comme date de naissance du système hégélien) et que l'on peut donc bien repérer ici à quel point les recherches de Hegel sur le scepticisme antique et moderne ont contribué à révéler Hegel à lui-même.

La pensée qui s'en tient au principe de contradiction est une simple pensée d'entendement, grevée d'insuffisance. La pensée rigoureuse se doit de penser par delà ce principe.

Hegel le formule ainsi :

« quelque chose (quoi que ce soit) est soit A soit non-A ; il n'y a pas de tiers »²².

Mais surtout il commente le principe de la façon suivante :

« Ce principe contient *tout d'abord* que toute chose est un opposé, et quelque chose de déterminé comme positif ou comme négatif. Principe important, dont la nécessité tient à ceci que l'identité passe en diversité et celle-ci en opposition »²³.

Toute chose est un opposé. Cela signifie que pour éclairer une chose vous avez besoin de l'opposer à autre chose. Une chose se définit par contraste avec ce qu'elle n'est pas.

« il veut dire habituellement tout juste qu'à une chose revient, parmi tous les prédicats, ou bien celui-ci ou bien le non-être de celui-ci. L'opposé ne signifie ici rien que le manque, ou plutôt, l'indétermination (*Unbestimmtheit*); et le principe est si insignifiant qu'il ne vaut pas la peine de le dire. Si l'on prend les déterminations sucré, vert, quadrilatère - et tous les prédicats doivent être

²⁰ *Mét.*, Γ, 6, 1011a, 12, t1, p.148.

²¹ *Mét.*, Γ, 4, 1008a, 4, t1, p.133.

²² HEGEL, *Science de la logique*, trad. par P.-J. LABARRIERE et G. JARCZYK, T1, livre 2 : La Doctrine de l'essence, Paris, 1976.

p.79.

²³ HEGEL, *Science de la logique*, T1,2 p.79/80.

pris - et qu'on dise de l'esprit qu'il est ou sucré ou non-sucré, vert ou non-vert, etc., c'est là une trivialité qui ne conduit à rien »²⁴.

Effectivement, n'avoir affaire pour définir un homme qu'au couple de contradictoires table et non-table n'est pas très fécond. Certes, en suivant le principe du tiers exclu je suis bien forcé à énoncer une affirmation et je conclus donc « l'homme est non-table ». Mais encore une fois, le principe nous enferme ici dans un jeu purement logique (au sens traditionnel du mot logique) d'où ne ressortira pas la vérité.

Il y a *exactitude* dans le sens où il y a accord formel de notre représentation avec son contenu. Mais, Hegel nous le montrera, la vérité consiste dans l'accord de l'objet avec lui-même, c'est-à-dire avec son concept. Si l'exemple « l'homme est non-table » paraît caricatural, il faut bien prendre conscience que le principe du tiers exclu appliqué à un prédicat qui semble mieux approprié au sujet n'apporte pas un résultat plus fécond : nous sommes toujours dans l'exactitude mais pas encore dans la vérité.

Pour Hegel, dans l'instant, chaque chose est et n'est pas en même temps. Sextus Empiricus voit d'ailleurs cette position chez Héraclite puisqu'il dit : « à partir du fait que le miel apparaît amer à certains et doux à d'autres, Démocrite dit qu'il n'est ni doux ni amer, alors qu'Héraclite dit qu'il est les deux »²⁵.

Dans l'immédiateté de la représentation nous pouvons trouver du « rouge », mais nous pouvons aussi trouver de l'« odorant » et du « piqueté » et du « perlé de rosée » et du...et du... Nous voilà condamnés à décrire à chaque fois un aspect de l'objet ou comme le précise le principe de contradiction : « *sous le même rapport* ». Sous le rapport du rouge, la pomme est rouge. Sous le rapport de l'odorant, la pomme est odorante etc. Or les rapports sous lesquels on peut décrire un objet sont infinis. Nous tombons ici dans ce que Hegel appelle le « mauvais infini », la succession sans fin du « et ». Mais si la chose n'était que des « et », elle se perdrait dans ce mouvement centripète. Il lui faut donc bien également se retrouver en elle-même et s'affirmer identité. L'opposition est donc le propre de toute chose car ce n'est qu'en s'opposant à ce qui n'est pas elle que la chose s'affirme comme détermination et se « stabilise » ainsi. Le fait de contredire n'est donc plus un procédé plus ou moins arbitraire appliqué extérieurement à la chose par une pensée, comme dans la logique traditionnelle ; le fait de contredire est le propre même de la chose. Toute chose est ainsi une contradiction réelle (une négation). C'est en s'opposant à ce manque en moi que l'on appelle le besoin que je me pose comme identité (provisoire). Identité et opposition jouent un jeu circulaire qui seul permet à la chose d'être ce qu'elle est. C'est pourquoi Hegel peut dire que « *l'identité passe en diversité et celle-ci en opposition* ».

On ne peut poser dans la pensée un objet comme étant à la fois deux opposés. Telle est la limite de l'entendement fini et c'est ce que le principe de contradiction thématise avec rigueur ; l'entendement fini ne peut pas penser la contradiction. Mais le réel est à lui-même sa propre preuve : Le réel résout la contradiction que l'entendement n'arrive pas à résoudre.

« La chose existante [*Ding*], le sujet, le concept, c'est précisément cette unité négative elle-même ; c'est quelque chose qui est en soi-même contradictoire, mais tout aussi bien la *contradiction résolue* »²⁶.

Si la pensée veut être à la hauteur du réel, elle doit donc prendre acte de cette résolution et tenter d'en rendre compte. Pour ne pas être en contradiction avec le réel, il nous faut dépasser le principe de contradiction. Comme le dit A.DoZ : « Il faut donc contredire le principe de contradiction pour rester fidèle à l'exigence de non-contradiction qui anime le principe »²⁷. Il appartient à l'identité de se réfléchir en soi contre la différence et c'est ce moment que capte le principe de contradiction. Mais en même temps il appartient à la véritable identité, à l'identité riche, à l'identité réelle de ne pas s'identifier à ce qu'elle est comme ainsi réfléchie en soi ; car elle s'est réfléchie contre ce qu'elle croyait être son autre mais qui est en réalité un autre elle-même. Elle s'est réfléchie *contre elle-même*. Si elle veut être pleinement l'identité qu'elle est, elle doit aller contre ce « contre elle-même ». Ici Hegel retrouve cette exigence philosophique déjà énoncée en 1801²⁸ qui consiste à montrer l'« *identité de l'identité et de la non-identité* » - exigence qu'il réaffirmera dans la *Science de la logique*²⁹.

L'acquis essentiel chez Hegel, c'est le fait d'avoir rendu compte de la contradiction résolue. Hegel n'en est pas resté au moment de la contradiction comme l'ont fait les Sophistes mais également parfois Héraclite. C'est ce dépassement qu'a également essayé de réaliser Aristote à sa manière. Cela, Hegel le remarque en disant :

« Le devenir d'Héraclite est une détermination correcte et essentielle ; mais le changement est encore privé de la détermination de l'identité à soi, il lui manque encore la solidité, l'universalité. Le flux change sans cesse, - mais il a aussi la pérennité - ; et il est davantage encore une image, une existence universelle »³⁰.

Hegel interprète donc les efforts d'Aristote à établir le principe de contradiction comme une volonté d'affirmer la solidité des déterminations du Concept face à un mobilisme excessif tout en évitant l'identité abstraite dans laquelle s'enferment les Eléates. Aristote s'efforce de trouver un équilibre entre un accueil excessif de la contradiction (celui qui aboutit au mobilisme universel) et un rejet excessif de toute contradiction (celui des Eléates et des Mégariques). (Ce rejet excessif de toute contradiction apparaît

²⁴ HEGEL, *Science de la logique*, T1,2 p.80.

²⁵ SEXTUS EMPIRICUS, *Esq*, II 6 (63), p.235.

²⁶ HEGEL, *Science de la logique*, T1,2 p.86.

²⁷ A.DOZ, *La logique de Hegel et les problèmes traditionnels de l'ontologie*, Paris, Vrin, 1987. p.97 (Désormais notée : *logiq de Hegel*).

²⁸ Cf : Note 50.

²⁹ HEGEL, *Science de la logique*, T1, 1 p.46.

³⁰ HEGEL, *Leçons-hist-philos* T3, p.517.

notamment chez Stilpon, pour qui on ne peut attribuer quelque chose à quelque chose d'autre. On ne peut pas dire « l'homme est bon » ; si nous sommes rigoureux nous devons en rester à la tautologie : « l'homme est l'homme ». Mais Aristote ne se rend pas compte qu'il est écartelé entre sa logique explicite qui rejette trop la contradiction et sa logique implicite qui elle est plus libérale car plus spéculative. On se rappelle que Hegel présente Aristote comme le plus grand penseur spéculatif de l'Antiquité³¹.

Hegel revendique explicitement que l'on reconnaisse la contradiction là où elle est *effective*, là où elle est le ferment même du réel.

L'impossibilité pour la pensée de poser un objet comme étant à la fois deux opposés était une limite de l'entendement fini. Le propre du Concept est en effet de résoudre ce que l'entendement ne peut résoudre : Hegel peut donc dire - d'une façon qui rappelle les Sceptiques - que du point de vue de l'identité la contradiction à la fois est et n'est pas.

2-2-2 Logique explicite et logique implicite d'Aristote.

La logique explicitée par Aristote dans l'*Organon* et qui repose sur cette clef de voûte du principe de contradiction n'est qu'une logique d'entendement et en ce sens elle ne peut avoir le dernier mot sur le réel. Elle donne prise aux attaques des Protosceptiques (Héraclite, Mégariques) et à plus forte raison aux attaques des Sceptiques historiques. Comment peut-on alors concilier cette critique définitive de la logique d'Aristote avec l'apologie - nous l'avons vu plus haut - que le même Hegel faisait d'Aristote ?

Hegel précise clairement son jugement :

« Aristote est donc le fondateur de la logique d'entendement, de la logique ordinaire ; ses formes concernent seulement le rapport du fini au fini, le vrai ne peut être saisi dans de telles formes. Mais il est à remarquer que ce n'est pas sur elles que sa logique est fondée, qu'elle ne se fonde pas sur cette relation d'entendement, - que ce n'est pas d'après ces formes du syllogisme qu'Aristote procède. Si Aristote procédait ainsi, il ne serait pas le philosophe spéculatif que nous avons reconnu en lui ; aucune de ses propositions, aucune de ses idées n'auraient pu être formulée et affirmée, n'aurait pu avoir de validité s'il s'en était tenu à ces formes de la logique ordinaire. Il faut se garder de croire qu'Aristote, en tant qu'il est spéculatif, aurait pensé, progressé, démontré selon ces formes qui sont pensées dans l'*Organon* ; car alors il n'aurait pu faire aucun pas en avant, il ne serait parvenu à aucune proposition spéculative »³².

La logique d'Aristote ne serait pas la logique d'Aristote ! Le propos de Hegel n'est pas de dévaloriser l'œuvre d'Aristote, pour laquelle il a une grande admiration mais de montrer que Aristote ne fait pas ce qu'il dit qu'il fait lorsqu'il décrit la logique d'entendement comme modèle de la raison. Comme le dit Hegel :

« Dans les nombreuses descriptions et explications qu'Aristote, suivant sa manière, fournit essentiellement, ce qui prédomine toujours chez lui, c'est le concept *spéculatif*, et cet enchaînement syllogistique d'entendement dont il a été question, qu'il a le premier exposé d'une façon si déterminée, il ne le laisse pas pénétrer dans cette sphère »³³.

La logique explicite d'Aristote, celle qui forme l'*Organon* et qui apparaît dans la *Métaphysique* au sujet du principe de contradiction ne serait pas sa logique implicite, celle qui lui a fait écrire son œuvre magistrale, sa Politique, son Ethique, sa Physique etc. Le syllogisme tel que le présente Aristote n'est qu'un syllogisme d'entendement.

« Certes, le résultat doit être la vérité, de sorte que les choses sont constituées telles que nous les dégageons selon les lois du penser; Mais un tel mode de connaissance n'a qu'une signification subjective ; le jugement, le syllogisme ne sont pas le jugement, le syllogisme des choses elles-mêmes. (...) en soi et pour soi ces syllogismes sont corrects, mais comme le contenu leur fait défaut, cette activité de juger et d'inférer ne suffit pas à la connaissance de la vérité »³⁴.

Il s'agit d'une activité de juger et d'inférer qui nous ferait accéder aux choses mais de l'extérieur, alors qu'il faut pour Hegel que le mouvement logique soit celui des choses mêmes.

La voie aristotélicienne est insuffisante à effacer les revendications des penseurs protosceptiques. Les Sceptiques - que l'on peut ainsi qualifier à partir de Pyrrhon - vont avoir l'avantage de disposer du corpus aristotélicien pour constituer une machine de guerre qui en perce les insuffisances. Sextus Empiricus peut ainsi mettre en avant le deuxième mode d'Agrippa relatif à la régression à l'infini :

« [le mode] qui s'appuie sur la régression à l'infini est celui dans lequel nous disons que ce qui est fourni en vue d'emporter la conviction sur la chose proposée à l'examen a besoin d'une autre garantie, et celle-ci d'une autre, et cela à l'infini, de sorte que, n'ayant rien à partir de quoi nous pourrions commencer d'établir quelque chose, la suspension de l'assentiment s'ensuit »³⁵.

³¹ HEGEL, *Leçons-hist-philos* T3, « il n'est personne qui n'ait autant d'ampleur et d'esprit spéculatif » p.499.

³² *Leçons-hist-philos* T3, p.605.

³³ HEGEL, *Encyclo-Logique*, # 187, p.427 ; NP, pp.166/167.

³⁴ *Leçons-hist-philos* T3, p.603.

³⁵ SEXTUS EMPIRICUS, *Esq.*, I, 15, 166 p.141.

(Cf. également DIOGÈNE LAËRCE, *Vies*, IX, 88, p.1123.)

L'argument apporté sied à la fois à Aristote et au Sceptique : les deux parties en présence accordent que sans point fixe rien ne peut être démontré. Il faut un « butoir » pour arrêter ce processus sans fin de régression. La différence entre Aristote et le Sceptique c'est qu'Aristote a trouvé ce butoir sous la forme du principe de contradiction et que le Sceptique affirme, lui, n'avoir rien qui puisse servir de butoir. Le rôle du principe de contradiction semble donc ne pas être mince. Aristote nous le présente véritablement comme la clef de voûte de sa science. A la façon dont une arche peut soutenir un édifice imposant, l'« arché » (αρχή), le principe de contradiction, soutiendrait la science. Pour des Sceptiques qui ont lu Aristote, il était donc judicieux (économie de moyens) et facile (Aristote est explicite sur le caractère central du principe) d'attirer l'attention sur cette clef de voûte. Refuser cette clef de voûte permettrait d'empêcher la constitution du système aristotélicien - ce qui représenterait un succès indéniable pour le scepticisme. Mais il est à remarquer que ce deuxième mode sceptique de la régression à l'infini n'attaque pas directement le principe de contradiction. Il se contente d'affirmer ne pas trouver de garantie définitive (donc entre autres dans le principe de contradiction) à une régression logique : il faudra toujours prouver sa preuve par une autre preuve. Encore une fois Aristote avait anticipé ce mode sceptique en comprenant que la possibilité de la science impliquait un principe anhypothétique, qui tomberait alors sous le coup du quatrième mode d'Agrippa.

1802 : En se dirigeant contre le savoir en général, le scepticisme [est amené, parce qu'] en ce cas [il] oppose une pensée à une pensée, et [parce qu'il] combat le : « est » de la pensée philosophique (p.60 / GW4 220).

1820 Texte 1 : En tout temps, et aujourd'hui encore, le Scepticisme a passé pour le plus terrible adversaire de la philosophie, il a passé pour invincible : il serait en effet l'art de dissoudre tout déterminé, d'en montrer la nullité. (...) le Scepticisme n'est proprement pas réfutable. Mais si on se contentait de lui échapper, il ne serait pas vaincu, il subsisterait de son côté, et il aurait le dessus. La philosophie positive le laisse en effet subsister à côté d'elle ; lui au contraire empiète sur elle, il sait triompher d'elle, - alors qu'elle ne sait pas triompher de lui (pp.759-760 / G18 538-539).

Nous avons vu que le scepticisme triomphe de la philosophie d'entendement, philosophie positive qui voudrait fonder tout discours sur des faits et un découpage de la réalité permis par le principe de contradiction.

2-3 La philosophie d'entendement est convaincue d'impuissance mais tout discours doit-il l'être ?

2-3-1 Le scepticisme religieux initial de Hegel devant le discours d'entendement.

A dix-huit ans, en octobre 1788, Hegel s'inscrit comme étudiant en théologie à l'Université de Tübingen. Il est boursier dans cette fondation protestante, le *Stift* (ce qui signifie « séminaire ») où il rencontrera Hölderlin et Schelling. Il va y suivre un cycle de cinq ans destiné à faire de lui un pasteur (deux ans de philosophie suivis de trois ans de théologie). En 1793, Hegel passe l'examen de théologie où il préconise une pure religion de la Raison. Il est reçu à l'examen, mais renonce à être pasteur et choisit pour plusieurs années l'état de précepteur.

Il le sera d'abord à Berne (trois années : de l'automne 1793 à l'automne 1796) puis à Francfort (trois années également : du début 1797 à la fin 1800). C'est dans cette dernière période que l'on trouve des textes de Hegel, où s'amorce la critique du discours philosophique d'entendement. Si à Berne la raison avait une position valorisée, dès la fin de ce séjour ainsi que par la suite à Francfort, Hegel saisit l'insuffisance de l'universalité rationnelle abstraite (le formalisme) que proposait Kant puis Fichte. Francfort va donc correspondre à un moment sceptique chez Hegel : il va y développer toute une critique de la raison et de la philosophie identifiée alors à ce qu'il rabaissera plus tard au rang de l'entendement réfléchissant qui se complait dans la différence.

C'est d'abord en méditant sur les *Évangiles* que Hegel va prendre conscience des limites du discours philosophique – limites déjà repérées par le scepticisme. Ce moment est capital dans la genèse du hégélianisme car c'est de cette réflexion que surgira la distinction fondamentale entre le discours d'entendement et le spéculatif.

(Cf : à compléter par notre ouvrage *Hegel et le scepticisme*, L'Harmattan, 2008.)

2-3-2 L'abatement psychologique vécu par Hegel devant l'impuissance du discours d'entendement.

Pour autant, Hegel n'a jamais été athée : l'échec du dialectique ne l'a pas amené à conclure à l'absence de l'Être mais seulement à l'absence d'un discours sur l'Être. Il n'y a pas eu de période nihiliste chez Hegel. Il y a eu une période (ou des périodes) assez longue où il semble que l'incapacité d'atteindre un discours qui puisse unifier son aspiration d'unité absolue l'a atteint psychologiquement. Les témoignages à ce sujet sont divers : à la fin de la période où il est précepteur en Suisse à Berne Schelling (qui a été son camarade au *Stift* de Tübingen) lui adresse une lettre le 20 juin 1796 où il s'inquiète de Hegel : « Tu sembles être présentement dans un état d'indécision et même – d'après ta dernière lettre – d'abatement, qui est tout à fait indigne de toi »³⁶. Dans sa lettre du 20 novembre 1796, Hölderlin (autre camarade du *Stift*) fait un constat analogue : « Je vois que ta situation a aussi un peu étouffé en toi cette disposition gaie et sereine de l'esprit que l'on te connaît bien »³⁷. Alors qu'en 1797, grâce à Hölderlin, Hegel habite désormais Francfort comme précepteur dans la famille Gogel, Hegel semble toujours sujet à une certaine hypocondrie. Plus de

³⁶ SCHELLING, Lettre à Hegel du 20 juin 1796, in HEGEL, *Correspondance* (1785-1812), Paris, Gallimard, 1962 (noté désormais *Corr. I*) ; p.40.

³⁷ HOLDERLIN, Lettre à Hegel du 20 novembre 1796, *Corr. I*, p.47.

dix ans après, à Nuremberg, Hegel reviendra sur cette période de crise, alors qu'il prodigue des conseils à un professeur de philosophie et d'histoire, Windischmann :

« Je connais par ma propre expérience cet état de l'âme, ou bien plutôt de la raison, lorsqu'elle a une fois pénétré avec intérêt et avec ses pressentiments, dans un chaos de phénomènes et que, intérieurement certaine du but, elle n'a pas encore traversé ce chaos et n'est pas encore parvenue à une vue claire et détaillée de l'ensemble. J'ai pendant quelques années souffert de cette hypocondrie jusqu'à en perdre les forces »³⁸.

Ce que nous disions sur l'absence de nihilisme de Hegel est ici très net : les « pressentiments » de sa raison (*et non seulement de son âme* : il ne s'agit pas d'un problème seulement psychologique) voient une unité possible ; son âme est « intérieurement certaine du but » : l'incertitude réside donc dans les moyens pour décrire l'unité pressentie mais absolument pas dans la question de l'existence de cette unité.

Il n'a pas cédé à la tentation de ceux qui utilisant le scepticisme pour invalider tout discours logique sur Dieu ont ensuite carte blanche pour évoquer l'illogique et notamment les miracles. On sait que Pascal a exploré ce cheminement. R.Popkin dans son *Histoire du scepticisme* a montré le lien qui pourrait paraître surprenant entre scepticisme et théologie chrétienne. C'est ce lien qui explique une formule pascalienne comme : « le pyrrhonisme est le vrai »³⁹.

Hegel refusera ce cheminement. Ce n'est pas parce qu'il reconnaît à Francfort l'inanité du discours sur le divin que l'on pourrait pour autant évoquer un Dieu qui aurait fait des choses de l'ordre de l'inanité, c'est-à-dire par exemple des miracles.

La solution de cette aporie (pouvoir évoquer l'identité de l'identité et de la non identité), à Francfort, ne tenait pas encore à un dépassement du discours d'entendement par le discours spéculatif mais à un rejet sceptique de la raison (identifiée à l'entendement) au profit d'un universel concret pensé comme anti-conceptuel : la vie.

³⁸ HEGEL, Lettre à Windischmann du 27 mai 1810, *Corr.* I, p.281. (autre référence hégélienne à l'hypocondrie mais théorisée de façon universelle : « l'occupation commençante avec des singularités peut être très pénible à l'homme, et l'impossibilité d'une réalisation immédiate de ses idéaux le rendre hypocondriaque.(...) Dans cette humeur malade, l'homme ne veut pas renoncer à sa subjectivité, il ne peut pas surmonter son aversion à l'égard de la réalité effective, et il se trouve, précisément de ce fait, dans l'état d'une incapacité relative, qui peut facilement devenir une incapacité effective » *Enzyklopädie der philosophischen Wissenschaften* (1817-1827-1830) / Pour les textes de la première édition (1817), Stuttgart, éd. Glockner, Bd. 6, Frommann Verlag, 1959 (cité G6) / Pour les textes de la troisième édition (1830), éd. de F. Nicolin et O. Pöggeler - citée : NP / *Encyclopédie des sciences philosophiques* : III *La Philosophie de l'Esprit*, (noté désormais : *Encyclo-Esprit*) texte intégral présenté, traduit et annoté par Bernard BOURGEOIS, Paris, Vrin, 1988 ; # 396 p.437-438).

³⁹ PASCAL, « Le pyrrhonisme est le vrai. Car, après tout, les hommes avant Jésus-Christ, ne savaient où ils en étaient, ni s'ils étaient grands ou petits. Et ceux qui ont dit l'un ou l'autre n'en savaient rien, et devinaient sans raison et par hasard ; et même ils erraient toujours, en excluant l'un ou l'autre » *Les Pensées* établies par Jacques Chevalier, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1954 ; p.1189 ; Lafuma # 691 ; Brunschvicg # 432.

III Seule la philosophie spéculative peut prendre acte des « acquis » du scepticisme sans s'enfoncer dans la paralysie.

3-1 Le scepticisme livré à lui-même se perd : entre paralysie et radotage...

Le scepticisme livré à lui-même se moule sur la philosophie d'entendement pour la critiquer :

1820 Texte 11 : Sextus Empiricus argumente de la manière suivante : « La raison qui conçoit est *ou bien* le tout, *ou bien* seulement une partie ». (il n'est pas du tout question de cette relation ici. Le savoir du spéculatif requiert qu'il y ait, outre le *ou bien...ou bien*, un troisième terme ; c'est *aussi bien* qu'*aussi*, et *ni...ni*). (...) Il n'y a dans cette argumentation rien de plus que l'introduction d'entrée de jeu par le Scepticisme, dans le rapport du penser-en-soi-même du penser, de la relation (cette plate catégorie) du tout et de la partie, selon la détermination d'entendement ordinaire (p.805 / G18 581-582).

Pour pouvoir atteindre toute philosophie et en particulier une philosophie qui envisage un point de vue infini (comme l'idéalisme), le scepticisme procède à une réduction dans les termes de l'entendement, qu'il sait vaincre sans difficulté.

1802 Texte 10 : Comme ces tropes renferment tous le concept de quelque chose de fini et qu'ils se fondent là-dessus, ils changent immédiatement le rationnel en quelque chose de fini, quand ils s'y appliquent ; ils lui donnent la gale de la limitation pour pouvoir le gratter. En eux-mêmes ils ne s'opposent pas à la pensée rationnelle, mais quand on les dirige contre celle-ci, quel que soit l'usage qu'en fait Sextus, ils altèrent immédiatement le rationnel. De ce point de vue, on peut comprendre tout ce que le scepticisme avance contre le rationnel ; nous en avons vu plus haut un exemple, quand il s'élève contre la connaissance de la raison par elle-même en en faisant soit un Subjectif-Absolu, soit un Objectif-absolu, ou bien un tout, ou une partie ; la dualité, c'est le scepticisme qui a commencé par l'introduire. Donc si le scepticisme entre en guerre contre la raison, on doit immédiatement rejeter les concepts qu'il véhicule et repousser ses piètres armes, impropres à une attaque (pp.58-59 / GW4 220).

Nous découvrons maintenant le scepticisme sous son angle stérile, le scepticisme comme volonté de n'aboutir à rien. La méthode de l'isosthénie utilisée jusqu'à la nausée par Sextus Empiricus paralyse toute pensée réelle.

1807 : Cette conscience est donc ce radotage dépourvu de conscience qui consiste à passer de-ci de-là, de l'extrême de l'autoconscience égale-à-soi-même à l'autre extrême de la conscience contingente, confuse et induisant à confusion. Elle-même ne rassemble pas ces deux pensées de soi-même ; elle connaît sa liberté *une fois* comme élévation au-dessus de toute confusion et de toute contingence de l'être-là, et se confesse aussi bien *l'autre fois* à nouveau comme un acte de retomber dans l'*inessentialité* et comme un commerce dans elle. Elle fait disparaître le contenu inessentiel dans son penser, mais en cela justement elle est conscience d'un inessentiel ; elle énonce le *disparaître* absolu, mais *l'acte d'énoncer EST*, et cette conscience est le disparaître énoncé ; elle énonce la néantité du voir, de l'entendre, et ainsi de suite, et elle *voit, entend*, et ainsi de suite, *elle-même* ; elle énonce la néantité des essentialités éthiques, et les fait elles-mêmes puissances de son opérer. Son agir et ses paroles se contredisent toujours, et elle a elle-même tout aussi bien la conscience double et contradictoire de l'immutabilité et égalité, et de la contingence et inégalité totales avec soi. Mais elle maintient les deux aspects de cette contradiction d'elle-même en dehors l'un de l'autre ; et se comporte à cet égard comme dans son mouvement purement négatif en général. Lui indique-t-on *l'égalité*, elle indique *l'inégalité* ; et quand on lui présente maintenant celle-ci, qu'elle vient d'énoncer, alors elle passe à l'acte d'indiquer *l'égalité* ; son bavardage est en fait une dispute de garçons entêtés dont l'un dit A lorsque l'autre dit B, et de nouveau B lorsque l'autre dit A, et qui, par la contradiction *avec eux-mêmes*, se procurent la joie de rester en contradiction *les uns avec les autres* (pp.235-236 / G9 120-121).

G.Jarczyk et P.-J.Labarrière parleront à ce propos de « cyclothymie spéculative »⁴⁰ pour évoquer le scepticisme lu par Hegel et son insuffisance « pathologique » : « Pour la conscience sceptique, il n'y a pas de « mémoire », ni partant d'histoire »⁴¹. L'aspect sensitif de l'expérience humaine est souvent prédominant dans les arguments de certains Sceptiques. Or l'univers logique ne tombe pas sous le coup d'une telle argumentation : si je suis malade ou en bonne santé, le miel m'apparaîtra certes différemment, mais que je sois malade ou en bonne santé, la nécessité d'une implication logique reste la même. Le sceptique est donc celui qui conclut trop vite (même s'il se dit éternellement *chercheur*). De l'inconsistance des déterminations il conclut trop vite à l'inconsistance de la totalité. En voulant absolument en rester à la singularité, les Sceptiques perdent la singularité.

Le concept absolu, le principe que seul un sujet infini en devenir peut rendre compte du fini, est ce qui rend possible le caractère scientifiquement dissolvant du scepticisme au niveau du fini. Mais cela, le Sceptique n'en a pas conscience. Il nous faut donc reprendre avec conscience ce qui se joue dans le négativisme du scepticisme.

Hegel ne s'est pas arrêté au moment sceptique. Le scepticisme consiste en effet à se satisfaire du non-sens. Le hégélianisme veut rendre compte du sens. Le scepticisme est une absence de réconciliation – du moins de réconciliation dans l'élément de la pensée. Le hégélianisme est une parole réconciliatrice.

⁴⁰ G.JARCZYK et P.-J. LABARRIERE, *Hegel : le malheur de la conscience ou l'accès à la raison*, Paris, Aubier, 1989 ; p.104.

⁴¹ G.JARCZYK et P.-J.LABARRIERE, *Hegel : le malheur de la conscience ou l'accès à la raison* ; p.104.

1820 Texte 8 : Le scepticisme se comporte donc négativement envers tout ce qui a la forme de l'universel et de l'être : - envers ce qui a la forme d'un universel qui est un terme pensé des Stoïciens, un concept déterminé, un contenu dans une forme simple de la pensée ; - envers l'étant de la certitude sensible en général, pour laquelle cet étant vaut ingénument comme le vrai, ou envers l'Épicurisme, qui l'affirme consciemment comme le vrai. (Pour autant que le Scepticisme se borne à cela, il est un *moment de la philosophie elle-même* qui ayant une orientation tout aussi négative envers l'une de ces formes qu'envers l'autre, ne les reconnaît comme vraies qu'en tant que supprimées. Mais le Scepticisme pense qu'il a une portée plus grande encore ; il a la prétention de s'attaquer à l'idée et de l'emporter sur l'idée spéculative. Mais celle-ci comporte le Scepticisme lui-même à titre de moment qui lui est intérieur, et elle est encore au-delà de lui). Contre les deux formes précédentes, il peut assurément avoir la victoire ; mais l'idée n'est ni l'une ni l'autre, et il n'atteint pas du tout le rationnel. Tel est l'éternel malentendu à propos du scepticisme pour ceux qui ne connaissent pas la nature de l'idée : ils sont d'avis que le vrai rentre nécessairement dans l'une ou l'autre forme, - soit un concept déterminé, soit un être déterminé. Le Scepticisme ne s'oppose pas au concept en tant que concept, au concept absolu ; le concept absolu est plutôt son arme, à ceci près qu'il n'en a aucune conscience (p.776 / G18 553).

3-2 La marche patiente de la philosophie spéculative.

3-2-1 *Ne pas en rester à l'isosthénie sceptique.*

(Cf : à compléter par notre ouvrage *Hegel et le scepticisme*, L'Harmattan, 2008.)

3-2-2 *L'invention d'un nouveau langage philosophique.*

HEGEL : « le système des représentations se rapportant à ce qui est méthode philosophique appartient à une culture révolue ».⁴²

(Cf : à compléter par notre ouvrage)

3-2-3 *L'auto-motricité du Concept.*

(Cf : notre ouvrage)

3-2-4 *Vers une « totalité-mouvement ».*

(Cf : notre ouvrage)

3-2-5 *La Phénoménologie nous permet de distinguer le scepticisme comme « figure », « introduction » et « moment ».*

3-2-5-1 *Le scepticisme comme « figure ».*

Hegel se sépare de Schelling en montrant que l'accès à l'Absolu ne peut se faire par une intuition immédiate mais par la description patiente du processus de l'Absolu lui-même. Dans la *Phénoménologie de l'esprit* ce processus va encore être vu à travers le médium de la conscience existentielle (ce qui ne sera plus le cas dans la *Science de la logique* de 1812) et se présenter sous la forme d'une succession de « figures phénoménologiques » (le Stoïcien, le Sceptique, l'homme de la conscience malheureuse etc.). La *Phénoménologie* relate l'expérience que la conscience scientifique a fait d'elle-même. Le philosophe spéculatif est maintenant capable d'exhiber rétrospectivement les contradictions qui poussent une conscience naturelle de figure (*Gestalt*) en figure.

C'est dans le chapitre « La vérité de la certitude de soi-même » que va apparaître la figure de la conscience sceptique. Celle-ci n'apparaît pas ex nihilo (l'intuition ou la représentation doivent ici être proscrites). Elle est l'aboutissement de la figure de la conscience précédente qui est la conscience stoïcienne. Le Stoïcien apportait une conscience de la liberté. Mais il croyait que sa liberté résidait dans son pouvoir de rester indifférent. C'est en prenant conscience que sa liberté réside dans son pouvoir de nier qu'il devient conscience sceptique. Hegel peut alors dire que

« le *scepticisme* est la réalisation de ce dont le stoïcisme n'est que le concept »⁴³.

Le sceptique serait donc un Stoïcien qui se comprend mieux, un Stoïcien qui s'accomplit pleinement. La conscience apprend la nullité de tout ce qui paraît. La vérité de tout ce qui est immédiat n'est que le néant. Le scepticisme se croit un résultat (ce qui permet d'en décrire une figure) alors qu'il n'est en réalité qu'un passage. En développant davantage sa conscience d'elle-même la conscience sceptique va se rendre compte de son ambiguïté et devenir sur le plan phénoménologique une nouvelle figure, celle de la conscience malheureuse. La figure sceptique n'était donc qu'une étape que la conscience naturelle devait parcourir pour accéder à l'Absolu. Mais en se saisissant de la figure sceptique de manière seulement immédiate, la conscience n'embrassait pas la vérité intégrale du scepticisme. Elle n'était le scepticisme que partiellement. La figure sceptique ne s'y manifeste pas par le doute mais par la négation. Cependant cette négation a sa limite : elle se contente d'être négation de l'altérité (elle nie les données sensibles et les valeurs éthiques au fur et à mesure qu'elles surviennent). C'est une négation finie et donc irréfléchie⁴⁴. Elle ne se rend pas compte que nier quelque chose, c'est en quelque sorte l'affirmer puisque l'on *énonce* ce que l'on nie. Il lui manque la puissance d'être

⁴² HEGEL, *Préface syst sc* (in *Phénomé*), p.106 ; Hyp. p.41 ; GW 9 35.

⁴³ HEGEL, *Phénomé*, p.232 ; Hyp. p.171 ; GW 9 111.

⁴⁴ C'est le fait de consister foncièrement dans une négation de la finitude que Hegel repèrera également chez les penseurs sceptiques idéalistes (ex : Berkeley) et dans le criticisme kantien.

négation totale, c'est-à-dire de pouvoir se nier elle-même. Hegel comprend alors que ce n'est qu'avec la négation de la négation que l'on atteindra une négation infinie.

Mais au niveau de la figure phénoménologique du sceptique il n'y a pas cette prise de conscience. Le sceptique en reste au « vertige d'un désordre qui ne cesse de s'engendrer »⁴⁵.

Si Hegel peut dans la *Phénoménologie* décrire ainsi le scepticisme c'est parce que ce dernier n'est pas considéré de l'extérieur. Sa lecture est une relecture intérieure de l'expérience de la conscience. Hegel a donc bien dû être sceptique pour pouvoir nous décrire cette attitude de l'intérieur. Mais la figure sceptique s'arrête au seuil de la pensée dialectique sans pour autant le franchir. Il s'agit alors pour Hegel d'un scepticisme dans son état abstrait, d'un scepticisme qui s'accroche à sa manière unilatérale de poser les problèmes, d'un scepticisme qui se veut uniquement sceptique. Le propre de cette figure est de saisir la négativité de manière abstraite, c'est-à-dire en excluant d'elle toute positivité. Cette négation abstraite ne peut alors qu'être finie.

Hegel, lui, a été un sceptique qui a réfléchi sur lui-même. Sa conscience sceptique s'est faite conscience de soi.

3-2-5-2 Le scepticisme comme « introduction » et comme « moment ».

Evoquer le scepticisme comme une « figure » c'est le couper de l'itinéraire intégral qui mène à l'Absolu. Si la philosophie de Hegel se contentait de critiquer le scepticisme elle deviendrait déterminée, finie et ne serait pas la philosophie absolue. En critiquant un mouvement philosophique du dehors, nous signifions que notre philosophie a un extérieur. Elle ne peut donc être absolue. Hegel a ainsi compris qu'une philosophie absolue ne peut jamais procéder qu'à des critiques immanentes. Les énoncés « critiqués » doivent être développés jusqu'au bout et c'est ainsi qu'ils deviennent autres que ce qu'ils étaient au début. Mais la contradiction – et ceci est une nouvelle découverte de Hegel – n'est alors pas un signe de la fausseté d'une philosophie. Elle est plutôt le signe de sa vitalité rationnelle. C'est parce qu'il y a contradiction que l'on se trouve devant une pensée qui peut enfermer sa propre résolution. Hegel a compris que le scepticisme est indispensable. Même si on entend le dépasser, il faut passer par lui. Ainsi le scepticisme n'est pas un mouvement dont on peut se débarrasser grâce à un argument décisif asséné de l'extérieur.

Le principe de la négativité, repérable dans la figure phénoménologique du Sceptique, ne surgit pas uniquement à ce passage de la *Phénoménologie*. Il se trouve dès les premières démarches de l'ouvrage. La conscience découvre à chacune de ses étapes que son « objet » n'est pas conforme à son « savoir » et est contrainte au changement. C'est donc tout l'itinéraire de la conscience partant d'une position naturelle et aboutissant au savoir absolu qui est marqué par le sceau du scepticisme. Un scepticisme qui n'est plus « figure » (*Gestalt*) mais « moment » (*Moment*), moment de toute démarche rationnelle. La *Phénoménologie* nous fournit donc l'idée d'un scepticisme au sens large, d'un « scepticisme pensant » (« *Denkender Skepticismus* »).

Un tel scepticisme, qui se situe à l'intérieur de l'Être et qui se découvre comme dialectique, n'est plus une simple introduction au système. Hegel avait en effet un moment envisagé le scepticisme comme une arme polémique détruisant la conscience naturelle pour enfin laisser le champ libre à la pensée philosophique. Mais il est maintenant pensé comme un moment à part entière du Système. Lorsque Hegel évoquera plus tard dans l'*Encyclopédie* l'inutilité du scepticisme comme introduction à la philosophie, c'est du scepticisme non dialectisé, du scepticisme dans son état abstrait, qu'il parlera. Le scepticisme dialectique, s'est, lui, fondu dans le Système. En tant que moment, il ne doit plus être isolé de la totalité dont il fait partie. Il s'agit alors, en termes hégéliens, d'un scepticisme dans son état concret. Il s'identifie complètement au moment dialectique de la philosophie spéculative (moment négatif). Le savoir absolu n'est donc pas l'« antithèse » du scepticisme. Il n'est pas un résultat séparable des étapes qui y ont amené. Le savoir absolu est médiatisé par le scepticisme. Avoir dépassé le scepticisme c'est, en un sens hégélien, le porter encore en son sein. Dans l'introduction de la *Phénoménologie*, Hegel qualifiera alors sa démarche de « *sich vollbringende Skepticismus* » que G. Jarczyk et P.-J. Labarrière traduiront par « scepticisme en voie d'accomplissement »⁴⁶ et J. Hyppolite de « scepticisme venu à maturité ».

⁴⁵ HEGEL, *Phénomé*, p.234 ; Hyp. p.174 ; GW 9 120.

⁴⁶ HEGEL, *Phénomé*, p.136 ; Hyp. p.69 ; GW 9 56.

CONCLUSION

Ce parcours que nous avons réalisé avec Hegel a débuté avec la remarque que le philosophe allemand avait suivi de 18 à 23 ans une formation théologique au Stift de Tübingen (1788-1793). La réflexion philosophique propre à Hegel va se développer à partir de ce socle théologique et se caractérise à Francfort (1797-1800) par une critique de type sceptique du discours d'entendement. Hegel découvre pour l'instant (en 1798-1799) qu'en suivant la logique d'entendement (la logique que nous avons vu explicitée dans l'*Organon* d'Aristote avec le principe de contradiction comme clef de voûte) le discours qui veut dire l'Être absolu est grevé de contradiction. La solution de ce problème (rendre compte de « l'identité de l'identité et de la non-identité »), à Francfort, consistera en un rejet sceptique de la raison (identifiée à l'entendement) au profit d'un universel concret pensé comme anti-conceptuel : la *vie* (et une vie dont le moment essentiel est *l'amour*). Ceux qui ne voient en Hegel qu'un rationaliste dogmatique doivent bien prendre en note que sa pensée s'est développée à partir du constat de l'impuissance ontologique du discours.

On connaît bien la référence au scepticisme de Hume qui aurait permis à Kant de rebondir vers un rationalisme plus solide, car rationalisme désormais critique⁴⁷. La référence au scepticisme par rapport à Hegel est moins célébrée. Elle nous paraît tout aussi essentielle. Le scepticisme antique a ensemencé le système hégélien et, cela, beaucoup plus que d'autres lieux philosophiques antérieurs au kantisme. Ce qui est capital pour étayer cette affirmation c'est le fait que Hegel a une connaissance précise et réfléchie du scepticisme antique (1802) avant l'élaboration de son propre système. Le système hégélien s'est constitué en pensant le scepticisme antique. Il ne s'agit pas comme chez la plupart des philosophes (cf. : Aristote / Spinoza) d'un système qui de l'extérieur et a posteriori cherche à se justifier face au scepticisme. Il semblerait que dans l'histoire de la philosophie, on ait beaucoup dépassé le scepticisme, mais sans passer par lui. *Hegel est passé par le scepticisme*. Il est très net que l'attention aux objections sceptiques a fécondé la pensée hégélienne dans ce qui lui permettra de produire le Système de la Science. Hegel va inventer un langage philosophique nouveau capable de rendre compte, sans les nier, des difficultés repérées par les Sceptiques.

Pour Hegel on ne doit jamais critiquer une non-vérité de l'extérieur à partir d'une « forteresse de la vérité » (ce qui est stérile et dogmatique) mais qu'il faut toujours montrer comment la non-vérité se contredit elle-même. Pour rendre compte du monisme de la vérité le Système de la Science inclura donc en lui la non-vérité. Les différents philosophes qui se sont succédé dans l'histoire croient donc s'opposer les uns aux autres et ne voient pas le Concept vivant qui leur est commun. C'est l'insuffisance de consistance globale de chaque discours philosophique qui pousse la lecture hégélienne vers un discours qui le complète et ainsi de suite jusqu'à la réalisation totale du Système de la Science – que ces discours constituent, tous, sans le savoir. Les Sceptiques (après les Protosceptiques) auront ainsi un rôle à part entière au sein du Système de la Science.

C'est le scepticisme qui joue dans la pensée hégélienne le rôle d'antidote contre une philosophie d'un rationalisme dogmatique a priori. C'est le contrepoint essentiel qu'il fallait à Hegel pour refuser à l'universel de devancer le particulier. C'est pour avoir « séjourné » (selon le beau mot hégélien « *verweilen* ») dans la pensée sceptique qu'il en a gardé un sens dynamique, un sens de la remise en question permanente du sens par lui-même. La pensée hégélienne est éminemment *zététique* au sens sceptique. Ce qui fait ici un lien avec la question que posent G.Jarczyk et P.-J. Labarrière : « la pensée hégélienne peut-elle être vraiment dépassée s'il se trouve qu'elle soit elle-même en perpétuel dépassement de soi ? »⁴⁸. Il nous semble que par delà les errances circonscrites du système hégélien, Hegel a fait surgir quelque chose dont les Protosceptiques et les Sceptiques ont été les animateurs : *une vérité figée ne peut qu'être contradictoire*. On ne peut donc penser la vérité qu'en tant que dynamisme.

Ce que Hegel va apprécier, valoriser, souligner chez tous ceux qu'il va enrôler sous la bannière des Sceptiques (et que nous avons appelés Protosceptiques), c'est que ce sont des philosophes initiateurs de mouvement. La pensée grâce à eux est « remuée en tous sens », reconduite à cette dialectique qu'il faut d'abord reconnaître pour entrer de plain-pied dans le Système de la Science. Les Protosceptiques et les Sceptiques ont certes le défaut de ne pas avoir avancé suffisamment vers le hégélianisme en étant restées au dialectique, mais ils sont précieux pour deux raisons : Ils montrent et remonteront jusqu'à la fin des temps la naïveté incohérente du bon sens immédiat ; ils montrent et remonteront jusqu'à la fin des temps la fragilité de toutes les philosophies qui se seront focalisées sur un fondement unilatéral. En conséquence, seule une philosophie-mouvement – et c'est ce que le hégélianisme a à nous proposer – peut, tout en présentant une consistance cohérente, aller plus loin que le scepticisme.

Hegel est parfois présenté comme un philosophe dogmatique. La rencontre de Hegel avec le scepticisme est pour nous la meilleure façon d'apprendre à relire Hegel, à réapprendre nous-même à philosopher et à faire philosopher nos élèves et étudiants. Car au bout du compte, l'érudition sur un auteur n'est que vide de l'esprit, si elle n'a pas de prolongement dans notre propre pratique de la pensée. Face à nos élèves, nos étudiants appelons-les, à la manière de Hegel, à repérer dans un mouvement philosophique ce qui les fait avancer plutôt que ce avec quoi ils ne sont pas d'accord. Pour la méthodologie du sujet-texte : être l'avocat de l'auteur que l'on étudie, contrairement à l'habitude adolescente de l'opposition stérile, consistant à s'opposer pour s'opposer. Hegel voit toujours la bouteille à demi-pleine plutôt qu'à demi vide. Hegel ne commence jamais par attaquer un auteur. Il cherche d'abord à voir ce que celui-là a à nous apporter. L'essentiel du propos de Hegel a donc été de nous montrer que le discours du scepticisme antique est utile à la philosophie.

⁴⁷ KANT : « l'avertissement de Hume fut précisément ce qui, voilà bien des années, vint interrompre mon sommeil dogmatique, et donna une autre orientation à mes recherches dans le domaine de la philosophie spéculative » *Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science* (1783), trad Louis GUILLERMIT, Paris, Vrin, 1993, p.18 ; AK, IV, p.260.

⁴⁸ G.JARCZYK et P.-J. LABARRIERE, « Réflexion et altérité » ; p.21.